

A woman in a blue bikini is floating on her back in clear, turquoise water. She has her arms and legs spread out. The water is very clear, showing some ripples and reflections. The background is a vast expanse of this clear water.

My CHRISTINE DÉTREZ
Bloody
Valentine

DENOËL



My Bloody Valentine

Christine Détrez

My Bloody
Valentine

roman

DENOËL

*Photographie © Plainpicture.
Couverture : Raphaëlle Faguer.*

© Éditions Denoël, 2018

Prologue

Ils ont dit qu'il fallait attendre, qu'on ne pouvait plus rien faire, qu'on les retardait, qu'il fallait rester là. Attendre les nouvelles, attendre que le téléphone sonne. Ils ont dit que, la nuit tombée, c'était plus difficile, surtout avec la tempête qui à nouveau se levait, fin août, c'est la saison des orages, ils ont dit que les chiens étaient dressés pour chercher, dressés pour trouver, qu'il ne fallait pas s'affoler, que cela arrivait, des ados fugueurs, des ados qui veulent flanquer la frousse à leurs parents, histoire de se venger un peu, se venger de quoi? de tout, de rien, juste d'être des ados et d'avoir des parents. Ils ont dit qu'*a priori* il ne fallait pas s'inquiéter. Vous vous êtes disputés, il s'est passé quelque chose? ont-ils demandé.

Moi je n'ai rien répondu, mais je sais qu'il y a les rochers à pic, qu'il y a la falaise, qu'il y a les vagues qui se fracassent, et le ressac sur les roches est le bruit de ses os. Je sais qu'il y a les piques dressées sur les grilles qui bordent la passerelle, comme des couteaux lancés contre le ciel où s'empalent les oiseaux. Je sais qu'il y a la montagne,

aride et sèche, les broussailles épineuses où se déchirent les chairs, les fossés où se décomposent les cadavres. Je sais la poussière trop légère sur les pas, et la pluie qui efface les traces. Je sais la profondeur de la mer, l'abîme sombre sous la vague, la gueule d'ombre sous la surface. Je sais le mercure changeant et le sourire éclatant des créatures mauvaises. Je sais la lumière explosée en mille éclats tranchants. Je sais les taches de sang lavées au jet d'eau, et les larmes emportées par l'averse.

J'ai arrêté de crier son nom, on ne l'entend plus avec le vacarme des vagues et du vent. La maison craque et siffle, les volets battent, et personne ne pense à aller les caler. Dans le silence même on ne l'entendrait plus, tant, à force de l'avoir hurlé ces heures durant, ma voix s'est envolée avec les syllabes. Ce nom, Esteban, qu'on avait choisi pour un tout petit bébé, un tout petit garçon pas encore né, est-ce que j'aurais pensé un jour le crier ainsi, à m'en déchirer les cordes vocales dans la tourmente ?

D'abord la dispute — oui, nous nous sommes disputés, trois fois rien, comme cela arrive souvent, ce n'est pas simple un ado —, la colère en boule, la colère qui tourne, le geste de trop, la gifle et lui qui s'en va, et l'inquiétude, il était en retard pour le repas, on allait rater le bateau, et le doute, et la peur, et l'angoisse, son prénom, encore et encore, son prénom avec tant de variations, son prénom décliné en intonations. La terreur, l'impensable, qu'on repousse et qui s'impose, on ne le trouve pas, il n'est nulle part, non, pas dans la chambre, pas dans la crique, pas aux rochers, ils sont tous là, et lui toujours pas, personne

ne sait où il est, peut-être parti courir, marcher, prendre l'air, se calmer, et le temps qui passe, il ne revient pas, ne pas s'inquiéter pour rien, il aura été surpris par la tempête. Même les plus jeunes se taisent, pas un bruit dans cette maison qui craque et qui gémit sous le vent fou, silence où chaque mot sonnerait faux, bien sûr qu'on a essayé le portable, il ne répond pas, il l'a posé, perdu, on tombe sur le répondeur, la batterie est peut-être déchargée, ça ne tient même plus une journée ces batteries, il est peut-être allé sauter des rochers, une dernière fois, on vous a pourtant dit de ne jamais y aller tout seuls, on vous a dit que c'est dangereux, pourquoi vous n'écoutez jamais ce que l'on vous dit ? Personne ne sait où il est parti ?

J'ai beaucoup crié, j'ai beaucoup appelé, je n'ai plus la force de parler, je n'ai plus la force de pleurer, il n'y a plus qu'un grand vide, je veux juste qu'on me ramène mon fils, juste qu'on me ramène mon fils et que cesse l'angoisse, et que cesse la terreur. Je me tords les mains, et ce n'est pas une image, je me tords vraiment les mains, à m'en faire craquer les jointures, à m'en fouler le poignet, et je ne sens rien. Viens assieds-toi tu ne peux rien faire il faut attendre il faut te reposer calme-toi me dit Paul. Et je ne sais même pas si j'ai envie de me blottir contre lui, comme quand petite fille j'avais perdu mon doudou, et que j'avais confiance parce que je savais que mon père le retrouverait, ou de lui arracher les yeux, parce que non, cette fois, ce n'est pas mon doudou, c'est mon fils, et que je ne suis plus une petite fille, et que je n'ai plus confiance en personne, et que je sais que tout ça, au fond, c'est sa faute à

lui, leur faute à tous, mais pas la mienne, non, surtout pas ma faute.

Sur le canapé, dans les fauteuils, ils sont là, et personne ne dit mot. Les prochains locataires n'arrivent que demain soir, le régisseur leur a permis de rester, « vu la situation », a-t-il dit. On a de la chance, s'est exclamé Baptiste, avant de se mordre les lèvres devant l'énormité de sa remarque. On a ressorti les sacs des coffres des voitures, le bateau à cette heure est déjà en mer et deux voitures manquent dans son ventre de ferraille. Véronique et François font la tête, il va falloir reprendre des places, ça va coûter bonbon en cette fin de vacances, et ça va les mettre dedans avec les rendez-vous déjà prévus, ça commence bien l'année, la tête déjà ailleurs, la tête déjà dans la rentrée, et les corps bronzés prêts à reprendre le collier. J'ai bien vu qu'ils ont failli partir et nous laisser, pas nos histoires, et puisqu'on a retrouvé le chat, ça prouve bien que Quentin n'y est pour rien, non ? ont-ils ajouté sans même me regarder. On préfère quand même que vous restiez, ont dit les gendarmes, et dans le verbe préférer il n'y avait pas le choix. Parce qu'on avait fini les provisions, vidé le lait dans l'évier, jeté les restes à la poubelle, apporté la poubelle à la benne, ils ont fini par sortir le pique-nique prévu pour le bateau, les sandwiches, les chips, le saucisson, ils n'ont quand même pas osé déboucher la bouteille de rosé mais je leur en veux de manger, je leur en veux d'avoir faim. Émilie dessine en silence, le visage fermé, concentrée sur sa feuille, et jamais ne me regarde. Toute à sa tâche, elle ne prend même pas la peine d'écarter les mèches qui lui tombent dans les yeux,

les boucles en tortillons sur son front. Les garçons bâillent, tapotent nonchalamment sur leurs portables. François a branché sa tablette et d'un geste machinal fait défiler les pages, sans même les lire. J'essaie de me rassurer en me disant que, si quelque chose de grave était vraiment arrivé, je le saurais, je le sentirais, le monde serait radicalement différent, sans aucune commune mesure avec cette attente où le temps s'étire. Sacha a posé son téléphone sur la table et regarde dans le vide. Je pourrais m'asseoir à ses côtés, mais j'ai peur, juste par le contact de ma main sur la peau, qu'il lise dans mes pensées. Ou moi de lire dans les siennes.

Valentine applique délicatement une poche de glace sur la joue de Quentin. Elle veut l'embrasser, il proteste, sa lèvre a gonflé et lui lance. Elle se blottit contre lui. Il sourit. On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.

Grenoble, fin juillet

— Attends, elle est à côté de moi, je lui pose la question. Ma chérie, François demande si ça nous dérangerait que la copine de Quentin vienne en Corse.

— Bien sûr que non, il reste une place, non ? Je ne vois pas pourquoi ça poserait problème.

— OK, tu as entendu ? Pas de problème.

Delphine n'ouvrit même pas les yeux, essayant par la seule force de la transmission de pensée de chasser la mouche qui lui chatouillait l'épaule. Ils avaient fui la chaleur de ce dimanche de fin juillet et étaient allés passer l'après-midi sur la berge aménagée d'un lac des environs, en avant-goût des vacances maintenant toutes proches. Surtout pour Paul, Delphine, elle, ayant déjà quelques semaines de repos derrière elle. Tout était à sa place, le soleil, la brise dans les feuilles des arbres, le clapotis de l'eau, les rires de ces enfants inconnus comme une touche de gaieté dans le décor, sans qu'elle soit obligée de s'en occuper, sans se sentir concernée par les disputes, sans s'angoisser par un soudain silence ni être réveillée par l'un ou

l'autre à la recherche de biscuits ou d'eau. Paul continuait à discuter au téléphone avec son ami, elle ne saisissait que des bribes, des histoires de logistique, récupération de clefs et chèque de caution. Elle soupira d'aise, arrachant machinalement les graminées dentelées prises dans les bouclettes de la serviette-éponge. Malgré ses efforts et les lessives, elles y resteraient accrochées, enfermant au creux des armoires d'hiver le souvenir des vacances et la confiance en leur retour, pourtant si improbable dans la grisaille et le froid. Encore engourdie de soleil, elle se redressa sur les coudes et en profita pour chasser la mouche récidiviste. Paul lui tournait le dos. Elle voyait sa peau parsemée de grains de beauté, est-ce qu'on savait, même après des années de vie commune, la géographie des grains de beauté de l'autre, de celui ou celle aux côtés de qui on passait tant de temps, est-ce qu'on pouvait en dessiner la carte, le planisphère, de tous ces points, pas seulement les gros ou les étranges, ceux qui passent pour des signes reconnaissables, ceux qui dans les téléfilms permettent d'identifier un cadavre, mais tous, du plus petit au plus grand, du plus anodin au pathologique? Elle caressa légèrement la peau encore blanche, émue par ce corps fatigué de l'année passée en costume, des heures d'attente dans les salons grand voyageur des aéroports, les sièges business et les réunions dans des gratte-ciel autour de la planète. Paul venait justement de raccrocher et se retourna en souriant. Delphine plissa les yeux et leva la main pour se protéger du soleil qui l'aveuglait, maintenant que Paul s'était un peu déplacé.

— Alors? Tout va bien?

En résumé, c'était un coup de téléphone pour fixer les derniers détails des vacances, les horaires des bateaux, qui arriverait en premier, qui récupérerait les clefs, quelle était l'adresse exacte. Finalement la fille aînée de François et Véro ne venait pas, il restait une place, et Quentin, leur fils, viendrait avec sa copine. Les bribes saisies au vol dans son demi-sommeil reprenaient leur place, comme les taches ou les lignes sur les pièces de puzzle, qui soudain, magiquement, dessinent un motif. Elle se rallongea, on pouvait bien parler en fermant les yeux, mais son corps ne retrouvait plus la place qu'il s'était creusée, à coup sûr un caillou avait soudain surgi des profondeurs de la terre juste sous son omoplate.

— Elle s'appelle comment la copine?

— Je ne sais plus, Caroline, Clémentine, Mandarine, un truc en -ine...

— Tu crois qu'ils vont dormir ensemble? Il a quel âge, Quentin?

— Il a le même âge qu'Esteban, ou un an de plus, dix-huit ans, peut-être. Pour le reste, on va laisser les parents gérer, non? Du moment que nous deux, on dort ensemble...

À la sensation de l'ombre sur son visage, elle devina qu'il se penchait vers elle, faisant ainsi à nouveau écran au soleil. Le baiser doux sur les lèvres, les rires des enfants, le vent léger dans les feuilles et jusqu'au chatouillis de la mouche revenue sur son épaule, tout était vraiment à sa juste place.

Paul se redressa soudain.

— Valentine! Le prénom, c'est Valentine, je m'en souviens maintenant! Oui, c'est ça, Valentine!

— C'est joli Valentine... *My Funny Valentine*, c'est pas le nom d'une chanson, tu sais, un tube de jazz?


— Oui c'est vrai, ça me dit quelque chose. Ce n'est pas aussi une marque de peinture?

Elle en avait plein les cheveux, petite vieille piquetée de blanc dans le miroir de la salle de bains. Delphine grimaça et les éclaboussures de peinture, déjà sèches sur ses joues, se craquelèrent. Elle avait entrepris de repeindre le salon, ça ferait une jolie surprise pour Paul quand il rentrerait de ces quelques jours de boulot dans elle ne savait plus quelle capitale européenne. Cela faisait maintenant deux semaines qu'elle vivait chez lui, dans ce temps suspendu où les enfants de l'un et de l'autre étaient avec leurs père et mère respectifs. Elle était professeure des écoles et n'avait finalement jamais quitté ce rythme de l'enfance ponctué de vacances scolaires. Tandis que Paul était au bureau, dans un TGV, un avion ou une chambre d'hôtel anonyme, Delphine lisait, décorait ce nouvel appartement qu'il avait loué depuis sa séparation, se prélassait dans ce tout nouveau tout bel amour. Il rentrait, et c'était merveilleux, les bougies les terrasses les spritz les mojitos les lampions les robes d'été — des fleurs des hirondelles des pois des cerises et aux pieds des ballerines —, les balades sur les

berges main dans la main, les étoiles dans la nuit et la peau douce dans les draps, il lui disait qu'elle était belle, elle lui disait qu'elle l'aimait.

L'appartement avait deux chambres, une pour eux et une pour Émilie, la fille de Paul. Dans ce futur projeté où ils seraient tous ensemble, quand Delphine et ses fils auraient emménagé avec Paul et Émilie, les deux garçons, dans un premier temps, dormiraient sur le canapé-lit du salon. Plus tard, on achèterait un grand appartement, avec une terrasse, ou alors une maison, avec un jardin. Plus tard. Pour l'instant, Delphine gardait son appartement. Si Paul avait hâte de refaire famille — il avait quatre frères et sœurs, et l'ambiance des grandes fratries lui manquait —, la séparation n'était pas simple pour sa fille, et Delphine n'avait encore jamais passé de week-end avec elle. Jusque-là, et ce projet fou de vacances, on alternait : un week-end chacun chez soi avec les enfants, et un week-end à deux. Rien qu'à deux. C'était bien, aussi. Paul n'avait pas été très loquace sur les raisons pour lesquelles Émilie était fille unique. On a essayé, ça n'a pas marché, et Delphine préférait ne pas s'appesantir sur le sujet.

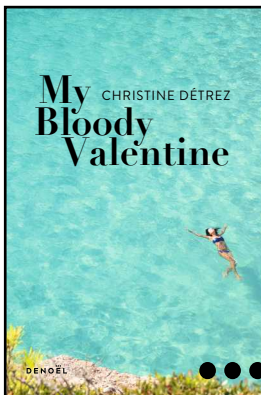
Tandis que l'eau coulait dans le lavabo, les yeux de Delphine tombèrent sur la petite brosse à dents bleu ciel assortie au gobelet Reine des Neiges. Elle appuya sur la tête de l'ustensile, et le regretta aussitôt quand commença le fameux air *Libérée, délivrée*, nasillard et métallique, sans doute programmé pour durer trois minutes, le temps homologué du brossage de dents — de quoi garder nuit et jour la ritournelle en tête. Elle n'entrait jamais dans la



Paul n'a pas dérogé à la tradition : passer le mois d'août en Corse, retrouver la villa louée chaque année avec un couple d'amis de longue date, leurs deux fils et Valentine, la petite amie de l'aîné. Mais, cette année, il est venu avec Delphine, sa nouvelle compagne, et ses deux fils adolescents. Joyeuse tribu en apparence qui s'adonne au farniente dans la touffeur de l'été. En apparence seulement, car le terrain est miné pour Delphine. Différence de revenus, de centres d'intérêt, animosité de la toute petite fille de Paul, les souvenirs des étés d'avant avec l'ex planent, et Delphine ne sait pas où poser le pied sans faire de gaffes. Pourtant c'est d'ailleurs que viendra le vrai danger. Valentine a la beauté explosive des adolescentes en fleur. Sexy en diable, elle aime les regards des garçons et des hommes, bouleversant le fragile équilibre de la maisonnée, jusqu'au drame...

Ancienne élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, Christine Détrez est professeure de sociologie à l'ENS de Lyon. Elle partage son temps entre les conférences, les recherches sociologiques, l'enseignement et l'écriture. Elle est l'auteure de nombreux essais de sociologie. *My Bloody Valentine* est son quatrième roman.

DENOËL



My Bloody Valentine
Christine Détrez

Cette édition électronique du livre
My Bloody Valentine de Christine Détrez
a été réalisée le 9 avril 2018
par les Éditions Denoël

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207142110 - Numéro d'édition : 334554)

Code Sodis : N96975 - ISBN : 9782207142141.

Numéro d'édition : 334557